

Léon LOISEAU, Professeur aux Lycées Nicolas-Joseph Cugnot de Neuilly-sur-Marne et Blaise Pascal de Villemomble.

Cours en visioconférence diffusé le 30 mai 2013, de 10h à 12h, à l'occasion de la *Fête de la Philosophie* des partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* pour faire le point sur *la dissertation de philosophie* au baccalauréat :
http://lyc-sevres.ac-versailles.fr/eee.12-13.fete_philosophie.php
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

PEUT-ON VIVRE AU PRÉSENT ?

Textes

MARC AURÈLE, *Pensées pour moi-même* (les numéros en gras renvoient aux livres) :

II, XIV

Quand même tu aurais à vivre trois mille ans, et trois fois dix mille ans, dis-toi bien que l'on ne peut jamais perdre une autre existence que celle qu'on vit ici-bas, et qu'on ne peut pas davantage en vivre une autre que celle qu'on perd. A cet égard, la plus longue vie en est tout à fait au même point que la plus courte. Pour tout le monde, le présent, le moment actuel est égal, bien que le passé qu'on laisse en arrière puisse être très inégal. Ainsi, ce qu'on perd n'est évidemment qu'un instant imperceptible. On ne peut perdre d'aucune façon ni le passé ni l'avenir ; car une chose que nous ne possédons pas, comment pourrait-on nous la ravir ? Voici donc deux considérations qu'il ne faut jamais perdre de vue : la première, que tout en ce monde roule éternellement dans le même cercle, et qu'il n'y a pas la moindre différence à voir toujours des choses pareilles, ou cent ans de suite, ou deux cents ans, et même pendant la durée infinie ; la seconde, que celui qui a le plus vécu et celui qui aura dû mourir le plus prématurément font exactement la même perte ; car ce n'est jamais que du présent qu'on peut être dépouillé, puisqu'il n'y a que le présent seul qu'on possède, et qu'on ne peut pas perdre ce qu'on n'a point.

III, VIII

Jamais non plus dans un tel homme [le sage] le destin ne peut surprendre la vie en un état incomplet, comme le serait le cas d'un tragédien sortant de la scène.

IV, XV

Il y a des êtres qui tendent à exister ; d'autres tendent à n'exister plus. Même ce qui existe a déjà perdu une partie de son être. Des écoulements et des altérations successives rajeunissent sans cesse le monde, de même que le cours indéfectible du temps présente la durée infinie des siècles sous un aspect toujours nouveau. Sur ce fleuve, où tant d'objets courent en passant devant nos yeux, quel est celui qu'on devrait choisir en se flattant de pouvoir s'y arrêter ? Autant vaut se mettre à aimer un de ces passereaux qui voltigent près de nous, et qui disparaissent déjà quand on les a aperçus à peine. Même pour chacun de nous, l'existence n'est guère autre chose que la vapeur sortie du sang et la respiration puisée dans l'air. Aspirer l'air à un certain moment, puis le rendre un moment après, c'est ce que nous faisons continuellement ; et cette fonction

peut nous donner une idée assez exacte de ce que nous ferons un jour en rendant la totalité de cette faculté respiratrice, et en la restituant à la source d'où nous l'avons tirée pour la première fois, il n'y a qu'un instant.

VII, LXI

L'art de la vie se rapproche de l'art de la lutte, bien plus que de celui de la danse, puisqu'il y faut toujours être prêt, et inébranlable, à tous les accidents qui peuvent survenir et qu'on ne saurait prévoir.

VIII, XXXII

Il faut ordonner toutes les actions de ta vie une à une ; et si chacune d'elles produit, autant que possible, tout ce qu'elle doit produire essentiellement, sache t'en contenter ; personne au monde ne peut t'empêcher de faire tout ce que tu peux pour qu'elle produise son effet. - Mais un obstacle extérieur s'y opposera. - Non pas ; rien ne peut faire que tu n'y aies point apporté justice, prudence, réflexion. - Mais peut-être une autre cause non moins puissante annulera toute mon action. - Pas davantage ; car, en sachant prendre aussi cet obstacle comme il convient de le prendre, en acceptant de bon coeur les circonstances données, tu substitues aussitôt une action nouvelle à la première, et tu trouves un aide énergique pour la disposition que je viens de te recommander.

SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, livre XI :

XI : [il faut voir] qu' au lieu que la durée des temps ne se forme que de plusieurs mouvements passagers, et qui ne sauraient passer tous ensemble, l'éternité au contraire n'est rien en soi qui se passe, mais que tout y est présent ; ce qui ne se rencontre point dans le temps, dont il n'y en a nul où tout soit présent, puisque tout le passé est chassé par l'avenir, et que tout l'avenir succède au passé, au lieu que tout le passé et tout l'avenir sont formés et accomplissent leur cours par la puissance de cette éternité qui ne cesse jamais d'être présente.

XIV : En quelle manière sont donc ces deux temps, le passé et l'avenir, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Et quant au présent, s'il était toujours présent et qu'en s'écoulant il ne devînt pas un temps passé, ce ne serait plus le temps mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et devient un temps passé, comment pouvons nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a autre cause de son être, sinon qu'elle ne sera plus ?

NIETZSCHE, *Seconde considération intempestive*, 1 :

Contemple le troupeau qui passe devant toi en broutant. Il ne sait pas ce qu'était hier ni ce qu'est aujourd'hui : il court de-ci de-là, mange, se repose et se remet à courir, et ainsi du matin au soir, jour pour jour, quelque soit son plaisir ou son déplaisir. Attaché au piquet du moment, il n'en témoigne ni mélancolie ni ennui. L'homme s'attriste devant

pareille chose, parce qu'il se rengorge devant la bête et qu'il est pourtant jaloux du bonheur de celle-ci. Car c'est là ce qu'il veut : n'éprouver, comme la bête, ni dégoût ni souffrance, et pourtant il le veut autrement, parce qu'il ne peut pas vouloir comme la bête. Il arriva peut-être un jour à l'homme de demander à la bête : "pourquoi ne me parles-tu pas de ton bonheur, et pourquoi ne fais-tu que me regarder ?" Et la bête voulu répondre et dire : " Cela vient de ce que j'oublie chaque fois ce que j'ai l'intention de répondre." Or, tandis qu'elle préparait cette réponse, elle l'avait déjà oubliée et elles se tut, en sorte que l'homme s'en étonna."

HANS JONAS, *Évolution et liberté*, 1992, éd. Rivages poche, 2005

in « Évolution et liberté », p. 40 et suivantes :

Mais tandis que, dans l'inanimé, le point actuel (...) d'une totalité matérielle livre celle-ci entièrement, et peut se remplacer par n'importe quelle autre sans changement de valeur, dans l'organisme, en revanche, la coupe transversale d'un point actuel (...) donne tout, sauf l'authentique, la vie, dont la forme ne peut se trouver que dans le temporel et dans les totalités de ses fonctions. C'est le temps, et non l'espace concomitant, qui est le médium de la totalité formelle du vivant, et sa temporalité à lui n'est pas cette extériorité indifférente que constitue le temps pour les mouvements du matériau et la succession de ses états, mais elle est le mode qualitatif propre à la présentation de la forme vitale elle-même (...) La particule de masse (...) est tout uniment ce qu'elle est, sans intervention de sa part, directement identique à elle-même, et non tenue d'affirmer cette identité de soi comme un acte de son être (...) ; et, en l'absence de la moindre *menace suspendue* au dessus de son existence, nous n'avons aucune raison, par-delà ce constat extérieur, de doter cette persistance d'une intériorité co-native.

L'identité organique, en revanche, doit être d'une toute autre nature. Dans la continuité précaire, métabolisante, de la forme organique, avec les perpétuelles transactions de ses parties constitutives, on ne dispose d'aucun substrat persistant (...). Il faut qu'une identité *interne* du tout, dépassant l'identité collective du substrat qui se trouve chaque fois présent et évanescent à la fois, surplombe la série des échanges.

in "Fardeau et bénédiction de la mortalité", p. 138-139.

Le point de départ c'est fondamentalement que la vie dit "oui" à elle-même. En tenant à elle-même elle déclare qu'elle s'estime. Mais on ne tient qu'à ce qui peut être repris. A l'organisme qui ne possède l'être que comme un prêt, ce dernier peut-être pris, et il le sera s'il ne se le réapproprie pas à chaque instant. Le métabolisme continu est une réappropriation de ce type, affirmant sans cesse la valeur de l'être contre sa retombée dans le néant. En fait, dire "oui" semble exiger la présence concomitante de l'alternative à laquelle il est dit "non". Pour la vie cette alternative est dans l'aiguillon de la mort, qui est sans cesse à l'attendre et qu'il faut continuellement détourner, et ce défi du "non" est justement ce qui suscite et renforce ce "oui". Serions nous alors autorisé à dire que la mortalité est la porte étroite, l'unique, par laquelle la *valeur* - à quoi s'adresse un "oui" - a pu pénétrer dans l'univers, par ailleurs indifférent ?